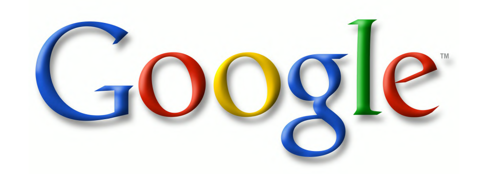
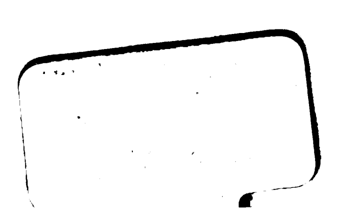





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



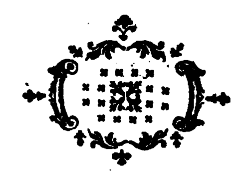
LA
SYMPATHIE
DES AMES.

LA SYMPATHIE DES AMES.

Traduction libre de l'Allemand.

——— Il eſt des Sympathies,
Dont, par le doux rapport, les Ames aſſorties,
S'attachent l'une à l'autre . . . . .

P. *Corneille*, *Trag. de Rodogune.*

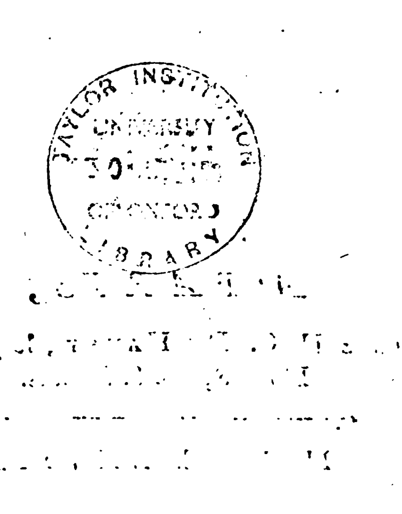


A PARIS,

Chez H. C. De Hansy, le jeune,
Libraire, rue S. Jacques.



M. DCC. LXVIII.





AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

M. Huber, en publiant la traduction de la mort d'Abel & de quelqu'autres Poëmes de Gessner, nous a donné l'idée la plus favorable de la Littérature Allemande. On a pensé que ce petit ouvrage ne l'affoibliroit point. Il peut servir, du moins, à prouver une vérité qui devroit

faire plus d'impression sur l'esprit de nos Ecrivains qu'elle ne semble en faire : c'est qu'un homme de lettres ne peut qu'augmenter sa célébrité en consacrant ses talens à rendre aimables les devoirs que la Religion prescrit. M. Wieland, si connu d'ailleurs par des productions littéraires qui ne respirent que la décence & la pureté des mœurs, l'a éprouvé à l'occasion

de la Sympathie des Ames dont on donne ici la traduction : cet ouvrage lui a fait un honneur infini. Il n'étoit pas inconnu à M. Huber ; il en a détaché deux Chapitres pour grossir sa compilation des Poëtes Allemands. On ne sçait pourquoi il les y a placés sous le nom d'Elégies. Ce titre ne convient certainement point à la Sympathie des Ames & l'emba-

ras de la définir lui aura apparamment fait prendre le premier qui lui sera venu à l'esprit. Je n'entreprendrai point moi-même de déterminer le genre de cet ouvrage. Tout ce que j'en dirai, c'est que M. Wieland, sans faire une satyre animée des vices, a peint les vertus opposées avec des couleurs si vives, il y a prodigué avec tant de goût les agrémens &

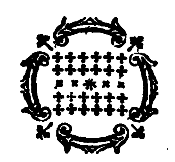
même la force & la pompe du langage ; qu'on oublie le vice pour n'aimer que la vertu.

Il est fâcheux que cette traduction ne soit pas d'une main plus habile. On a taché d'éviter la dureté, l'inexactitude, la contrainte & les tournures forcées qu'on a remarquées dans celle que M. Huber a faite des deux Chapitres dont on vient de parler. Mal-

gré, cela on est bien éloigné de se flatter de mériter le suffrage des Lecteurs difficiles & sur-tout de n'avoir rien fait perdre à M. Wieland.

Il seroit à souhaiter que tous les ouvrages de cet Auteur fussent connus : on y voit par-tout l'homme de génie, l'honnête homme & le Peintre agréable des mœurs. Son Histoire d'Agathon, qui pa-

roîtra inceſſamment ſous le titre de Tableau Philoſophique des Mœurs de la Grèce, juſtifieroit ſeule ce que nous diſons ici de lui.

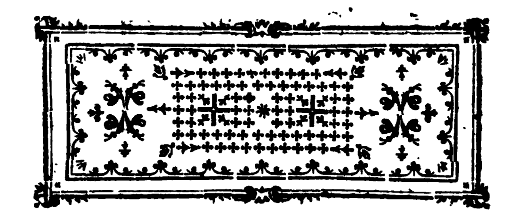


APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé : *la Sympathie des Ames*, traduit de l'Allemand ; & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris ce 19 Février 1768.

LOUVEL.

LA



LA SYMPATHIE DES AMES.

I.

Quel bonheur pour des Ames ſympathiques de pouvoir ſe rencontrer, ô Céphiſe! Pour ces Ames qui, s'étant déja aimées dans les plaines du Ciel, ſe revoient, ſur ce globe, ſans ſe reconnoître, d'abord, parfaitement, & cherchent à démêler leurs traits

de reſſemblance comme on ſe reſſouvient d'un ſonge, dont il reſte, confuſément, dans l'idée un ſentiment agréable!..

Séparées, lorſqu'elles deſcendent des champs céleſtes pour commencer leur carriere parmi nous, des années, des campagnes, des mers ſemblent ſouvent les éloigner pour toujours : mais ce ne ſont-là que de foibles obſtacles : leur génie harmonique en triomphe, & elles ſe réuniſſent.

A peine ſont-elles revenues de l'étonnement où les a jettées leur chûte ſur ce cahos

terreſtre, qu'elles ſont affectées d'un deſir ſecret qu'elles ignorent : elles languiſſent après un bien qui leur manque : elles ſont inquiétes, & dans la peine qu'elles reſſentent de ne le point trouver d'abord, elles s'enſeveliſſent dans des ombres ſolitaires.

Là, les ſonges, ſur les ailes de la nuit, préſentent à ces Ames, recueillies en elles-mêmes, mille & mille formes des choſes : elles n'en ſont point touchées.

Elles ſe créent, enfin, mutuellement une image plus aimable qu'elles ſe peignent, & qu'elles aiment. Elles ſou-

haitent qu'elle ſoit animée, ſans ſavoir que cet objet eſt un être ſenſible dont elles ne font que ſe rémettre les traits.

Que leur étonnement a donc de douceurs, lorſqu'elles ſe retrouvent par un bonheur qu'elles n'oſoient plus eſpérer ! Un charme ſecret, une ſorte d'attrait qu'on ne peut définir les approche l'une de l'autre. Elles ſe regardent & s'aiment. Elles ſe conſidérent encore & s'aiment davantage. Et comment pouroient-elles ne pas s'aimer ? les accords les plus doux, l'intelligence la plus parfaite les guide & les anime. La nature

ne leur offre aucun de ses charmes qu'elles n'y soient également sensibles. Ce pur azur du Ciel, ces fleurs balsamiques, cette campagne émaillée qui semble, la nuit, se reposer dans le sein du sommeil; sur-tout, ces émanations de la Divinité, la Bonté, l'Innocence, l'Amour de ses devoirs les touchent d'une force égale.

Qu'elles trouvent de délices à se confier mutuellement ce qu'elles ont de plus caché! Avec quelle facilité elles s'entendent! Qu'un sentiment passe rapidement d'une Ame à l'autre! Tendre amitié! tu les réu-

nis. Il n'eſt point d'idée élevée, point de ſentiment beau, point d'agréable eſpérance ni de noble entrepriſe qui ne ſoit commun à toutes les deux ; point de diſſonnance dans l'une qui ne ſoit remiſe en harmonie par l'autre. Le deſir de reſſembler de plus en plus à l'Etre-ſuprême, & de retourner dans l'aſyle ſacré qu'elles ont quitté, ce deſir ſublime, ſoit qu'on lui donne le nom de Vertu ou de Religion, les réunit dans ce qu'elles penſent & dans leurs actions. Eſt-il de l'harmonie dans les Ames ſans la vertu?

Oh! gardez-vous de profa-

ner ces noms ſacrés, vous, Ames vulgaires, que l'avarice, la débauche ou de vils beſoins, attachent, pour quelque-temps, au même joug. N'appellez point ſympathie ces honteuſes affections qui vous réuniſſent, & que vous déguiſez, en vain, ſous le nom de l'amour & de l'amitié. Laïs ne cachoit-elle pas un cœur corrompu ſous le coloris des roſes? Contentez-vous de ſuivre l'inſtinct qui vous mene à vos plaiſirs. Nous ne les envions pas. Mais auſſi ne ſortez pas du cercle où ils vous retiennent. Laiſſez-nous contempler le monde d'un point de vue plus

élevé. Quelles eſpérances rempliſſent nos Ames ! Que les biens qu'elles promettent ſont différens de ces voluptés auxquelles vous vous livrez & qui paſſent ſi rapidement ! Avec quel dédain ne voyons-nous pas ces chimeres qui vous occupent & n'ont de réalité que dans l'imagination qui les crée ! Nos Ames jouiſſent d'elles-mêmes : elles ne ſe laiſſent point emporter à ces vains deſirs, à ces divertiſſemens tumultueux d'où naiſſent vos dégoûts & vos regrets : elles ſe préparent une autre félicité : elles s'élevent, d'avance, vers leur premier ſéjour.

Seroit-il poſſible, en penſant ainſi, qu'elles n'euſſent pas entr'elles des relations ſpirituelles ? Qu'elles ne fuſſent près les unes des autres ſans même s'être rencontrées ou s'être fait une mutuelle effuſion de leurs ſentimens ? Leurs penchans ſont les mêmes, leurs prieres s'élévent enſemble vers Dieu : leur eſprit tend également vers la perfection, leur eſpérance ſe réunit au même point. Un rideau léger ſuſpendu entr'elles peut les empêcher de ſe reconnoître : il en eſt même qui ne ſe retrouvent que dans l'autre monde. Ainſi l'ordonne le ſeul Sage,

La terre ne doit point reſſembler au Ciel. Cependant un ſort bienfaiſant la diſpoſe ſouvent de maniere qu'elles s'y trouvent ; & s'il n'en eſt pas toujours ainſi, puiſſe le génie Créateur les approcher de plus en plus par d'autres moyens, & les rendre mutuellement utiles les unes aux autres !

Combien de fois, lorſque mon Ame s'échappe aux diſtractions du jour pour ſe plonger dans les ombres ſilencieuſes de la nuit, combien de fois ne s'entretient-elle pas avec les objets inviſibles qui lui reſſemblent ? Combien de

fois suis-je enchanté par la flateuse idée qu'il est des proximités parmi les esprits ? Avec quelle douceur je me persuade qu'il est beaucoup d'ames analogues à la mienne, dispersées sur ce globe & qui, peut-être, dans ce même instant, se sont retirées, comme moi, dans le silence, pour s'entretenir des mêmes idées & des mêmes réflexions.

C'est-là que dans un enchantement calme je m'abandonne à des rêves délicieux, & que je m'envole en idée pour aller trouver ces Ames sympathiques, & participer à l'état dans lequel chacune se

trouve. Peut-être, me dis-je à moi-même, celle-ci languit-elle après un ami qui, pénétré de ses peines, lui donneroit les conseils dont elle a besoin. Peut-être que cette autre, sans expérience, auroit besoin d'être instruite. Je m'inquiéte du danger que court une autre ame prête à glisser dans le précipice & qu'il faudroit retenir. Une autre est abattue ; il faudroit la ranimer. C'est ainsi que je me représente une foule de circonstances dans lesquelles se trouvent maintenant mes amies les plus cheres ; ces Ames, dont les esprits tutélaires sont

les confidens de la mienne; & je médite, plein d'amitié, comment je pourois les inſtruire, les conſoler, les ranimer ou les raffermir, les blâmer ou les récompenſer par un applaudiſſement mérité. C'eſt alors que je me forme les idées que je trace ici, & que je trouve une douce ſatisfaction à m'entretenir avec mes amies abſentes, & à leur procurer le même plaiſir que je goûte.

Acceptez-donc, Ames ſenſibles, acceptez ces converſations myſtérieuſes, ces effuſions d'un cœur tendre, vous ſeules pouvez comprendre

mon langage : ce n'eſt que dans vos cœurs que des ſenſations ſympathiques peuvent répondre aux miennes.

II.

Tu ne connois pas encore, belle Célie, le plus tendre des Amans. Tes charmes en raſſemblent une foule autour de toi : mais eſt-ce toi qu'ils aiment? Que tu connoîtrois peu ce que tu vaux, ſi tu t'enorgueilliſſois de leurs diſcours ! Ils ne t'aiment pas, Célie. Ils ne cherchent qu'à te ſéduire. Le moindre de tes attraits leur promet des plaiſirs, des enchantemens. C'eſt-là ce qu'ils aiment, comme Eve aima ce fruit qui parut ſi

agréable à ses yeux, & encore plus agréable à goûter.

Ne me confonds point avec eux : quelle différence d'eux à moi ! Je ne te vois qu'avec les yeux de l'innocence. Et que de beautés cachées, qui surpassent ta beauté apparente, j'apperçois à travers cette forme enchanteresse que tu tiens de la nature ! Je peux admirer des fleurs, des tableaux, des statues; mais ont-ils cette empreinte divine qui t'éleve au-dessus des personnes même de ton sexe? ..... Ecoutes-moi, Célie. Je ne connois point l'art de flater. Un Génie, un Amant invisi-

ble n'a pas besoin de son secours. Aussi te vais-je dire des choses plus vraies que tout ce que peuvent te dire les adulateurs de tes charmes naissans. Je vais remplir ton cœur d'un orgueil sacré. Tu connois ces femmes dans lesquelles la nature ou l'art a oublié de développer ce qu'il y a de plus essentiel, ces femmes dont l'histoire entiere est comme celle des fleurs qui éclosent, que l'on cueille & qui se fanent : elles ne sont plus dignes que de ta pitié : je vais leur inspirer pour toi une admiration chagrine.

Te voilà parvenue à l'âge où

le monde t'obſerve. Ne te fie pas à ſes regards trompeurs ni à ſes éloges perfides. Ta beauté t'attire des égards : mais ta beauté ſeule ne les mérite pas. Il eſt temps que je t'apprenne ta deſtinée : mais la force de la Sympathie m'eſt connue. Une voix ſecrete me prévient, & dit à ton ame ce que je veux t'apprendre. Oui, tu ſçais déja que tout ce qui eſt viſible eſt une ombre, un reflet de l'Inviſible, de l'Etre éternel & divin. Ton ame eſt une image de la Divinité, & tu n'es que l'image de ton ame. C'eſt la Divinité qui te prête ces couleurs, ces

graces dont tu reçois ton éclat. Mais ſonges, Célie, à quel prix tu les as obtenues. Ta beauté eſt un gage, une aſſurance que ton ame ne fera que des actions grandes, nobles, dignes d'émulation. C'eſt un charme qui doit nous rendre attentifs à la vertu inſtructive; une belle doit donner des leçons par les exemples qu'elle donne. La vertu qui, ſous les déhors de la beauté, ſe préſente au milieu des hommes, agit ſous leurs yeux & les enſeigne, plaît davantage, touche plus tendrement, & fait une impreſſion plus profonde ſur les cœurs que

quand elle parle par l'organe des Philoſophes, ou qu'elle ſe montre dans les fictions les plus ſublimes de Bodmer * ou de Richardſon **.

Que la modeſtie eſt touchante, lorſqu'elle colore un beau viſage ! Que les ſentimens, qui naiſſent de la bonté du cœur, coulent avec aménité en paſſant par une belle bouche ! De quel raviſſement deux beaux yeux nous tranſportent, quand ils s'éle-

* Poëte Allemand célebre, Auteur de pluſieurs excellens Poëmes épiques.

** Auteur des Romans de Miſs Claiſſe & de Grandiſſon.

vent vers le Ciel en trahiſſant les penſées d'une ame innocente ! Ah ! Célie, tu peux devenir la bienfaitrice des hommes! Tu peux remplir toutes les belles ames d'admiration & d'amour. Quel triomphe pour toi ! Et quelle honte pour ces hommes mépriſables qui s'imaginent que la vertu ne peut accompagner la jeuneſſe ! Attirés par tes charmes & ceſſant de la craindre, ils oſeroient la voir de près & la trouveroient aimable. On croiroit qu'un Ange eſt deſcendu parmi les hommes pour eſſayer, par des actions, ſi la beauté & la ſageſſe, unies

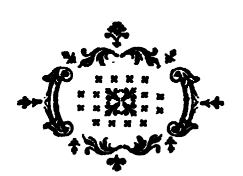
ensemble, peuvent toucher ces cœurs pervers, trop corrompus pour aimer la vertu pour elle-même. Ne trompe point les desseins du Créateur. Ne change point tes graces dans les appas séducteurs de ces syrènes dangereuses qui nous tendent les piéges de la mort. Mais je connois ton cœur. Tu aimerois mieux perdre tes attraits ravissans que de cacher une laideur morale sous un masque enchanteur, & une ame de serpent sous des fleurs. Un pressentiment sacré te fait aspirer aux applaudissemens du Roi & du Juge du monde. On les

mérite dès qu'on les desire fortement. Que tous les amis de la vertu vont t'aimer ! Sous quel Ciel est né l'heureux mortel à qui la Providence te donnera pour prix de ses propres vertus ? Qu'heureux seront les enfans que tu formeras à l'innocence sur ton sein maternel ! Tu seras une Byron * dans tes jours florissans. Une Shirley** vénérable, lorsque des cheveux argentés couvriront ta tête. L'âge, alors, aura dérobé les roses de ton

* Héroïne du Roman de Grandisson.

** Personnage du même Roman.

teint : mais il aura conservé sur ta figure les traits harmoniques de ton ame.



III.

QUEL nuage, Alceste, s'est répandu sur ton visage ! Je n'y vois plus briller les douceurs de l'aménité. D'où viennent ces sombres regards? ces rides qui ont pris, sur ton front la place de l'aimable sérénité? Qui peut exciter en toi ces émotions de colere? ... » Le genre humain.
» Les hommes ne sont à mes
» yeux que des monstres que
» je méprise & que je hais.
» Leur folie, leur façon de
» penser perverse me les rend

» insupportables. Et qui ne
» les détesteroit quand on voit
» leur fausseté, qu'on éprou-
» ve leur méchanceté ? Je les
» envisage sous tous les points
» de vue : ils ne m'offrent pas
» un trait aimable... Ils ont
» pu se faire aimer : mais,
» hélas ! En quel temps ? Au
» sortir des mains de leur
» Créateur, au temps de leur
» premiere innocence. Ils
» s'instruisirent, & devinrent
» ce qu'ils sont. Ils se font un
» orgueil de leur raison, &
» comme s'ils la méprisoient,
» ils ne l'écoutent jamais.
» Arrogans, méchans quand
» la fortune leur rit, ils ram-

» pent & ne ſont que baſſeſſe,
» dès qu'il leur arrive quel-
» que choſe de ſiniſtre. Ils
» ſe jettent toujours hors
» d'eux-mêmes & cherchent
» le bonheur où il n'eſt point.
» O vérité ! Quel empire as-
» tu ſur eux ? Ils te dédai-
» gnent. Tu les charmerois
» par ta beauté naïve : ils te
» préférent l'erreur la plus
» révoltante. Ils ſe haïſſent
» pour l'amour de Dieu, &
» ne croyent point en Dieu.
» Il faut, pour qu'ils ſe ſou-
» viennent de lui, que ſon ton-
» nerre les effraye ou qu'à
» l'aſpect de la mort ils ſoient
» traînés à ſon Tribunal par

» la conſcience de leurs forfaits, comme par les Furies
» armées de leurs ſerpens. Ils
» s'érigent en légiſlateurs, &
» leurs paſſions effrénées ſont
» les loix qui déterminent
» leurs actions. Il en eſt qui
» ne craignent point d'être
» ſcélérats à la face du Ciel
» & de la Terre: ceux qui
» peuvent encore rougir ont,
» pour maſquer leur perverſité, inventé de fauſſes vertus qu'ils mettent à la place
» de la vraie vertu dont ils
» n'ont ni ſentiment, ni connoiſſance. Les malheureux!
» La Religion même qui leur
» offre une éternité de gloire

» & de récompenſes pour ne
» faire que ce qu'ils devroient
» faire, la Religion en vain
» les excite : elle ne peut leur
» perſuader de devenir ſages.
» Quel déſordre ! Quel tumul-
» te ! Quelles contradictions
» morales dans ce monde !...
» Eh ! quel ſeroit, cependant,
» l'homme s'il étoit ce qu'il
» doit être ? L'Ange de la
» terre. Et quel eſt-il ? Les
» bêtes ſeroient honteuſes de
» lui être comparées ; puiſ-
» que d'une créature ſage,
» bienfaiſante, tendre, il eſt
» devenu un monſtre fier,
» cruel, dangereux, un vrai
» monſtre qui fait horreur à

» la nature, & qu'elle devroit » rejetter dans l'abyme d'où » il a été tiré ».

C'en eſt aſſez, Alceſte. Tu pourois paſſer ta vie entiere à ſévir contre les hommes ſi tu les voyois toujours à travers cet optique. Mais quelle conſéquence veux-tu tirer de ta ſanglante ſatyre? » Quelle » conſéquence? Que c'eſt l'en» fer, pour un Ame honnête, » d'habiter parmi eux & de » garder, comme une ſtatue » dont ils n'ont rien à crain» dre, le ſilence ſur leurs for» faits. N'eſt-on pas expoſé » à chaque inſtant à leur ſtu» pide raillerie? A leur art

» sophistique ? A leur ven-
» geance cruelle ? Qui n'a pas
» éprouvé quelque trait hor-
» rible de leur ingratitude ?
» Quel homme peut avoir de
» la raison & de la probité,
» & rester dans une indiffé-
» rence tranquile ! Mais qu'ils
» n'attendent plus rien de
» moi. Toute mon ame, sou-
» levée à leur aspect, les lais-
» se comme ils sont. A quoi
» me serviroient mes vains
» desirs de les voir meilleurs ?
» Ma sérénité ne sera plus
» altérée par mon zèle infruc-
» tueux. Je vais me sauver
» dans une solitude, dans des
» déserts inaccessibles où l'her-

» be n'a jamais séché sous » leurs traces vénimeuses. Que » les lions, les tigres y séjour- » nent, qu'importe ? Il n'est » point d'endroit sur la Terre » où, délivré des regards hu- » mains, je ne trouve le Pa- » radis ».

Et c'est-là ta résolution ! Tu veux adoucir ton destin, tu veux, par ta propre sagesse, corriger l'erreur de la Providence qui t'a placé parmi les hommes ? Tu vas, sans doute, surpasser les merveilles des Amphions & des Orphées. La force magique de ta philosophie rendra les bêtes farouches dignes de ta

ſociété ; car enfin quand tu ne verras perſonne à qui faire part de tes réfléxions, que perſonne ne pourra t'aimer, ni t'admirer, crois-tu échapper aux chagrins de l'ennui ? Crois-tu qu'il ſoit long-temps agréable de s'entretenir avec les arbres ?... Mais ſouffres que je t'interroge. Qui peut t'avoir inſpiré cette fureur !
» La calomnie : elle s'eſt dé-
» chaînée contre moi. J'ai été
» l'objet de toutes ſes atroci-
» tés, & c'eſt par l'organe
» d'un monſtre que j'ai ſé-
» couru dans ſes beſoins les
» plus preſſans qu'elle a exhalé
» toutes ſes horreurs ».

Et voilà ce qui allume ta bile ! L'action est noire. Mais auroit-elle dû exciter une pareille tempête dans l'Ame d'un Sage ? Car tu vois bien qu'il est injuste que pour un seul qui a mérité ta colere tu t'emportes, sans distinction, contre tous.

» Et ne l'ont-ils pas tous » cru ? Ne sont-ils pas aussi » coupables que lui ? Qu'ob- » jecter contre la vérité du » tableau que je viens de fai- » re » ? Beaucoup de choses. N'y a-t-il donc point d'hommes vertueux dans le monde ? » — Il en est, sans doute ; » mais en si petit nombre

» qu'on ne peut le compen-
» ſer avec le nombre des
» méchans ». — Tu juges trop promptement. Apprends qu'un ſeul homme vertueux l'emporteroit dans la balance, ſur l'Enfer rempli de ſcélérats. Mais, pourquoi réduits-tu à un ſi petit nombre les gens de bien? N'en connois-tu pas beaucoup? Ne te comptes-tu pas toi-même? Quels ſont ceux que tu ne connois pas? Les regiſtres du Ciel n'en ſont-ils pas remplis? Le plaiſir de voir un homme vertueux peut-il diminuer par l'aſpect d'une foule de méchans? Mais, écoutes. Tu aimes la

ſincérité, & tu ne murmureras point de ma franchiſe. As-tu bien examiné ſi une paſſion, peut-être plus humiliante que tu ne penſes, n'a point obſcurci cet œil interne qui te ſert de flambeau pour t'examiner toi-même? Tu connois la nature des paſſions : elles agrandiſſent les objets : elles leur prêtent leur propre forme : elles ſont nos ſophiſtes les plus ſéducteurs & les plus anciens. Echauffé par la paſſion, le ſectaire de Mahomet, au milieu d'une bataille ſanglante, ne voit le Ciel rempli que de belles filles aux grands yeux noirs. L'ambi-

tieux ne porte ſes regards que ſur les emplois les plus importans, quoiqu'il ſoit ſouvent incapable de remplir même les plus petits, & toi tu ne vois que ſotiſes, que vices & déſordres dans le monde. Cependant hier... Ah! tu rougis... Oui hier il ne te paroiſſoit pas auſſi monſtrueux. Tu revenois de voir Délie; Il t'enchantoit. Quelle ſatisfaction regnoit ſur ton viſage! Tu ne voyois qu'innocence & tendreſſe. Va, de quelque façon que tu voyes le monde il eſt également innocent, & ce ne ſont pas les peintures fantaſtiques que tu t'en fais

dans ton délire, qui peuvent le changer. Prends-le pour ce qu'il eſt. Accoutumes-toi à le voir avec les yeux indulgens d'un Chrétien : alors il t'offrira des beautés céleſtes. Cette habitude fera plus que la philoſophie ne peut opérer. La philoſophie peut inſpirer de la patience ; la ſageſſe Chrétienne ſeule donne le vrai contentement. Crois-tu] que Dieu ſouffrît un ſeul inſtant l'exiſtence de ce monde, s'il ne lui trouvoit pas une véritable beauté ? Crois-tu que ſon Fils fût deſcendu en vain pour ſe former une ſociété inviſible de Saints,

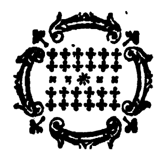
qu'il eût fait le ſacrifice de ſa vie, ſi ce n'eût été pour que les demandes de la terre trouvaſſent près du Ciel la même faveur que ſes demandes primitives? Sois honteux de ton zèle inconſidéré. En croyant ne blâmer que les hommes, tu blâmes la Divinité. Comment peux-tu accorder cette haine avec la bonté que tu voudrois qu'ils euſſent & que tu devrois ſouhaiter pour toi-même. Tu habites avec eux & tu les accables d'outrages. N'ont-ils donc pas de bonnes qualités qui effacent les mauvaiſes? La ſource des maux moraux

eſt moins dans la méchanceté que dans de ſimples fautes : à la fureur que tu montres, tu ſerois, ſelon le jugement de ton propre cœur, un être fort injuſte, digne de tous les traits que tu lances contre les hommes en général.

Sois ton propre Juge & reſſouviens-toi de toi-même. Rentres dans ta vie paſſée. Pourras-tu nier que tu n'appartienne pas aux hommes ? Combien cette contemplation de toi-même te fera découvrir de vices & d'inconſéquences dans ton cœur ! Peut-être trouveras-tu que le genre humain, avec tous les ſecours

qu'il a pour diminuer la mesure de ses fautes, ne seroit pas si digne de mépris que toi. Cette réfléxion t'accable: je ne veux pas t'humilier davantage. Mais j'espere que tu te souviendras désormais du Divin Prophete des Chrétiens. Qu'il connoissoit bien la nature des hommes! Quelle leçon il leur donna en recommandant l'humilité à ses Disciples! L'humilité ou la connoissance de soi-même est le meilleur antidote qu'on puisse opposer aux accès d'une mysanthropie telle que la tienne. Elle s'enflamme de zèle pour le bien. Ce

n'eſt qu'un orgueil, une paſſion qui, en faiſant honte à l'homme, eſt une eſpece de révolte contre la Providence.



I V.

Il étoit minuit. Mon Ame, enveloppée dans des ombres ſilencieuſes, erroit dans l'obſcurité; & de cet organe délicat dont elle entend les hymnes de la nature, ou la voix plus tendre encore, qui, à chacune de nos idées ou de nos actions nous loue ou nous blâme, elle entendit une diſpute qui s'étoit élevée entre deux Génies. L'un ſe faiſoit aiſément reconnoître pour un Génie propice & bienfaiſant. L'autre, à la faveur des voiles de la nuit, ne

ſe promenoit dans l'obſcurité que pour corrompre le cœur pur de l'innocence. O! chere Eucharis! Chaque Ame eſt entourée de deux Génies. L'un, continuellement occupé à la guider, eſt ſon protecteur, ſon ami, ſon garde fidele: il la ſauve de tous les labyrinthes de la vie. Il opére, par des influences ſecretes, dans toutes les parties de l'Ame. Il y fortifie la raiſon. Il paſſe dans le cœur toujours prêt à le recevoir. La voix touchante d'une tendre Bergere qui dit, pour la premiere fois, qu'elle aime, eſt moins flatteuſe pour ſon Amant, &

l'enfant qui balbutie plaît moins à sa mere lorsqu'il sourit sur son sein, que quand sa voix aërienne se fait entendre au cœur par une douce haleine, qu'il récompense une bonne action par un applaudissement intérieur, & qu'il chante une chanson de triomphe à l'Ame recueillie en elle-même. Il est plus doux de reposer sous ses ailes, dans la conscience de son Ame, que de nager dans des torrens de la joie la plus immodérée des sens. C'est de lui que te vient ce sentiment secret qui te donne la force d'écarter de ton Ame les idées qui pou-

roient troubler la tranquilité dont elle jouit. C'eſt de lui que vient le reproche que tu te fais lorſque tu as ſacrifié un jour à la vanité, ou, que par une trop grande complaiſance, tu t'es prêtée, contre ton goût, à des occupations frivoles. Heureuſe ſi tu conſerves toujours un protecteur auſſi attentif! Si tu n'expoſes point ton cœur, ſuſceptible d'être aiſément bleſſé, aux atteintes du Génie mal-faiſant qui, ſous les traits du pervers Damon, épie, ſans ceſſe, l'inſtant fatal de ta perte, & cherche, avec ſoin, l'occaſion de découvrir quelque côté

mal-défendu dans ton Ame! Hélas ! son succès, si tu n'y prends garde, n'est que trop possible. Il posséde le don dangereux de se déguiser sous toutes sortes de formes. Il se mêle dans ces jeux enfantins qu'on appelle innocens. On croit cueillir une fleur, & l'on trouve sa perte dans la piqueure mortelle d'un scorpion. Défies-toi de son langage flatteur & insinuant; c'est l'art qu'un de ses semblables employa pour séduire la premiere & la plus innocente des femmes. Des desirs déréglés, des veux inconsidérés, des impatiences, la fierté, la

vaine ambition d'obtenir des préférences, auroient bientôt corrompu ton cœur. Il n'est aimé de Dieu, que parce qu'il est privé de tous ces vices. Crains les éloges que ton ennemi pouroit faire des charmes de ton esprit. Songes que tu n'as pénétré son cœur que par l'éclat de tes yeux, & qu'il ne te croit vertueuse que parce qu'il se persuade que la pure innoçence doit nécessairement habiter dans un sein d'albâtre. Ton innocence a d'autres principes : elle est le fruit de la sagesse. Tu peux montrer ton cœur à découvert Il n'a de desirs que ceux

d'imiter

d'imiter les modèles les plus ſublimes de la vertu. Tu vois Clémentine * en perſpective. Elle eſt l'honneur de l'humanité : ſa vertu la place au milieu des Anges & des Hommes. Ta tendreſſe égale la ſienne : mais deviens auſſi grande qu'elle. L'une eſt un don de la nature : l'autre eſt une perfection qui ſera ton propre ouvrage. La tendreſſe qui n'eſt point ſoutenue par la force de la vertu & par la grandeur de l'Ame, eſt un roſeau que le moindre vent

* Perſonnage du Roman de Grandiſſon.

agite. Mais une Ame qui s'eſt accoutumée à une forte maniere de penſer réſiſte à la voix des plaiſirs voluptueux, & reſte ferme, dans la tempête, comme un cèdre dont les racines ſe perdent dans l'abyme. Quelle Ame ne ſeroit pas grande en ſe repréſentant la nobleſſe & la pureté de ſon eſſence! En comparant ce globe avec les mondes céleſtes, & des jours, qui paſſent comme l'ombre avec l'éternité! Que peuvent lui offrir la vanité & la volupté? Y a-t-il de la proportion entre un atome & le Ciel? En pen-

ſant ainſi, belle Eucharis, la fidéle exécution des plus petits devoirs cauſe un vrai plaiſir, un plaiſir plus vif, plus délicieux que les Ames volages n'en peuvent reſſentir dans la carriere de leurs folies & de leurs égaremens. Le perfide Damon ne triomphera point : il ne t'entraînera point dans ces dédales. Tu ſuivras, ſans te détourner, la douce voix de la ſageſſe, & tu marcheras toujours d'un pas plus aſſuré dans la route de la vertu. La tranquilité, le contentement naîtront ſur tes traces &

mille Séraphins voltigeants formeront un cercle autour de ton Ame & la préserveront de tous les dangers.



V.

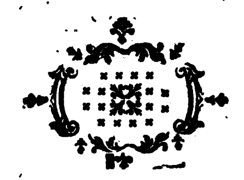
DANS quels champs erres-tu, maintenant, entourée de l'aurore, ô Cyane ! Quel berceau, formé des mains de la nature, cache au monde tes appas ? Quelle fleur attire ton œil, toujours ſerein, ſur ſa beauté modeſtement ſimple, & ſemble aſpirer au bonheur que tu la cueilles pour achever de s'épanouir ſur ton ſein ? Ou plutôt, n'es-tu pas attentive à la voix palpitante de l'Allouette qui chante ſes ſentimens de joie, ſes Hym-

nes au Dieu qui la créa sensible au retour de l'éclat du jour? Avec quel contentement ton visage pensif sourit ! Il porte l'aimable empreinte de ton Ame ingénue. Que la nature s'embellit autour de toi quand ton esprit ressent la présence de son Créateur, la présence du Génie invisible de l'Univers, dont l'haleine met toutes les forces de la Nature en mouvement & verse des beautés enchanteresses sur tout ce qui est visible ! Avec quelle gaieté tu te promenes dans ces bosquets solitaires ! Comme la douceur peint le sentiment de ton exis-

tence ſur ta phiſionomie ! Nul ſoin, nul deſir immodeſte n'obſcurcit le Ciel pur de ton Ame. Jamais profanée par les mœurs du monde corrompu, tu ne connois pas même le nom de la diſſimulation. Tu ignores ces affectations, ces vertus fardées, cet art ſéducteur des femmes *aimables* de la Ville. Ornée de tes propres attraits, tu te paſſes aiſément de leur parure ridicule & recherchée. Tu fleuris, ſans être vue, & ſans deſir de gloire, comme cette roſe balſamique fleurit dans la Campagne au milieu des buiſſons & ſans être admirée. Tu ne ſais pas,

aimable Cyane, que tu as des témoins autour de toi. Je les vois qui montrent leurs têtes aux boucles d'or à travers des nues de pourpre, ou qui, semblables aux zéphirs du Printems, voltigent à tes côtés. Ils te sourient fraternellement, ils t'entourent ; des Anges entourent toujours l'innocence ; des Anges gardent les Ames dont les noms célestes brillent dans le Livre de vie. Combien de fois, par un soufle délicat, te font-ils ressentir leurs inspirations ! Amuse, aimable Cyane, amuse toujours leur œil. Occupes-les continuellement de tes

bonnes actions. Il leur est enjoint de les marquer toutes ; & la moindre action qui prend sa source dans un cœur pur est importante aux yeux de l'Etre suprême qui sera notre Juge.



VI.

POURQUOI pleures-tu, belle Glicère ? Pourquoi tes charmes, toujours si riants, ne percent-ils aujourd'hui qu'à travers un nuage humide, comme un beau jour que les vapeurs d'un brouillard interceptent à nos yeux ? Pourquoi fuis-tu les plaisirs sociables pour chercher ces bois mélancholiques où personne ne peut retenir tes pleurs ? Ah ! tu pleures une amie que tu as perdue ! Il ne s'est encore écoulé que quelques heures

depuis qu'elle brilloit comme la rose du matin : la mort te l'a enlevée dans un instant ; elle a séché comme une rose au midi. Ni une santé qui sembloit promettre l'immortalité, ni la gaieté la plus vive, l'éclat le plus frais de la beauté, n'ont pu la garantir du tombeau. Hélas ! elle n'est plus celle qui nous enchantoit il n'y a que quelques momens, qui excitoit le desir de l'amour dans tous les cœurs & que tout le monde admiroit. Le feu brillant de ses yeux s'est éteint : le coloris de ses joues s'est dissipé. Oui, pleures, belle Glicère, pleures. Ce

corps dans lequel la nature sembloit avoir exprimé sa plus heureuse idée est déja un cadavre affreux la pâture des vers. Et qu'est devenue cette beauté qui faisoit l'envie de toutes ses compagnes, qui la faisoit deïfier par ses flatteurs? Tu frémis... Un triste pressentiment fait tressaillir tes os délicats. Les ombres qui t'environnent ne te présentent que des images de la mort : tu crois voir ton amie sortir à demi-nue du fond d'un bosquet, sa voix se fait entendre; elle t'appelle: » suis-» moi, » dit-elle... Ah! Glicère, détourne tes regards de

ces vaines illusions. Que peuvent-elles t'offrir? Quel prix attaches-tu à ce coloris séducteur, à cette phisionomie enchanteresse? Hélas! ce n'est qu'une nouriture peinte des yeux, le foyer des regards de la concupiscence altérée de volupté, une fumée brillante, une boule de savon qui étale les couleurs du prisme, un rien splendide, une vapeur sans consistance. Eveilles-toi, Ame immortelle, éveilles-toi! Héritiere de l'Eternité, éleves-toi au-dessus de cette poussiere fleurie! Reconnois ta noblesse! La vertu est la beauté de l'homme. Il devient par

elle une créature ſupérieure ; elle l'allie aux eſprits de l'Ether.

Mépriſe, ô Glicère, ces Ames baſſes qui rampent ſur cette fange terreſtre : elles ne ſe connoiſſent pas elles-mêmes.

Ce monde n'eſt point ce que les rêves de la jeuneſſe voluptueuſe ſe le créent : il paſſe comme ſes plaiſirs.

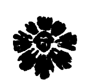
Un flatteur t'en promet de continuels. Ton attente ne ſera payée que de repentir & de ſatiété.

Que le tombeau de ton amie te donne une leçon de ſageſſe. N'attends pas que

l'expérience te rende ſage trop tard : il faut l'être dans la fleur de ſa vie.

Viens, viſitons ce ſépulchre effrayant. Sors, Lune ſilencieuſe, du nuage ſombre qui nous dérobe ta lumiere & montres-nous le chemin : conduis-nous dans cet aſyle ſolitaire où la nuit & la mort ſommeillent, au milieu des os diſperſés, ſur les tombeaux des Chrétiens qui ſe réveilleront un jour. Faiſons une alliance avec notre Ame. Une foule d'Anges à demi-viſibles en feront les témoins & déja l'Eternel nous écoute. Qu'un vœu ſolemnel nous engage

à ne vivre que pour l'Eternité. Foulons aux pieds ces vanités mondaines à l'abri desquelles les Ames corrompues des hommes cherchent un repos qu'elles ne trouvent point. Ils nous traiteront, dans leur ivresse, de fous & d'imbéciles. Il nous suffit d'avoir l'applaudissement du Ciel & d'être heureux. Ils ne le seront jamais.



VII.

Quel ſourire agréable anime ton viſage, cher Almédon! Quoi! les étoiles les plus élevées s'abaiſſent déja vers les bornes de l'horiſon, & le ſommeil ne s'eſt point encore appéſanti ſur tes yeux? Ah! j'en vois la cauſe. Tu lis les Odes d'Anacréon. Ce favori de la nature, dont les chanſons ne reſpirent que la volupté délicate & les graces naïves, te ravit & t'enchante. En quelle charmante ſociété tu l'as mis! Comment?

Chaulieu, Chapelle, Prior *, Hagedorn ** ...? Ils étoient dans le monde comme ils ſont rangés ſur tes tablettes : ils vivoient dans un aimable déſordre. La joie étoit leur muſe. Tu ſouris, & je pénétre ce qui ſe paſſe dans ton Ame. Ils voyoient le monde d'un côté enchanteur & tu le vois de même. Tu ne vois que des bois de myrthe, des couches de roſes & de lys, un printems éternel, des Nymphes aimables & prevenantes, des Faunes & des Menades

* Poëte Anglois.

** Poëte Allemand.

qui danſent, & Philomèle dont les chants inſpirent l'amour.

Jeune enthouſiaſte, quel eſt ton délire! Ne vois-tu pas que le tyran de la vertu offrit jadis cette perſpective riante aux yeux d'Hercule, lorſqu'étant aſſis & penſif, au centre d'un chemin qui ſe ſépare, il méditoit ſur la route qu'il devoit prendre: ingénieux emblême qui nous rappelle les réfléxions qu'il faiſoit, & que tu n'as point encore faites, ſur la maniere de ſe conduire. Ecoutes-moi. A moins que ton eſprit animé du feu poëtique n'ait

déja tellement dissipé ta raison que tu ne prennes Anacréon pour un Sage, écoutes la voix d'un ami qui a échappé de bonne-heure aux dangers enchanteurs où tu coures. Un jeune homme que la nature a favorisé d'un sentiment tendre & d'un esprit plus vif qu'elle n'en dispense au vulgaire a plus besoin qu'un autre d'être le disciple des vrais sages. Plus les bornes de l'esprit s'étendent, plus celles de la raison se retrécissent, & il faut que la raison domine dans un être que la nature a mis au-dessus de ses semblables. Les conseils que je t'invite

à suivre n'ont rien de désagréable. Egayes-toi aux dépens de P.... qui s'imagine atteindre à la perfection de la poésie lyrique. J'y consens : mais éleves-toi plutôt au-dessus de ces viles censures. Deviens un connoisseur plus sublime. Voles avec moi dans ces régions où règnent les vraies beautés. C'est-là qu'oubliant ces joues de roses, ces seins d'albâtre, ces vers vifs & saillans qui t'enchantent, tu goûteras les plaisirs purs qui conviennent à l'Ame. La sagesse, la vertu, l'innocence méritent seules notre admiration. Mais que dis-je? Que



ſignifient ces noms ? Qu'eſt-ce aujourd'hui que la ſageſſe & l'innocence ? Notre ſiécle a changé de langage. Anacréon eſt un ſage. Phryné eſt innocente.

Ce n'eſt pas ainſi que l'on penſoit du temps de Xénophon & de Plutarque. Les mœurs n'étoient pas ainſi perverties. Apprends d'eux ce que c'eſt que la vertu. Deviens heureux. Je t'en conjure par cet amour du plaiſir qui anime ton ſein, par les deſirs immortels de ton Ame. Il ne te faut pour apprendre à penſer juſte que la moitié de la peine que ſe donne une

de tes Nymphes innocentes pour étaler ſa beauté qu'elle vend, ou qu'en prend R... pour tâcher d'accorder ſes rimes froides. Réſiſtes aux charmes de la beauté ſenſuelle. C'eſt le moyen de ne pas donner autant d'eſtime à Circé qu'à Lavinie. L'eſprit, les graces, la beauté, méritent-ils nos égards, ſans qu'on ſache ſi l'on a fait un bon uſage de ces dons de la nature? Ovide ceſſera-t-il d'être abominable parce qu'il ſait plaire? Quelle confuſion dans les idées! Quel renverſement dans la nature & dans l'ordre des choſes! — Qu'un rayon plus pur de lu-

miere diſſipe ton éblouiſſement ! L'eſprit, qui n'eſt point ſubordonné à la vérité, profane les chaſtes beautés de la nature pour en orner la frivolité. — Tu es ſenſible aux plaiſirs de l'imagination. — L'innocence, la probité, la Religion, n'ont-elles donc point de charmes qui t'affectent ? N'eſt-il perſonne qui puiſſe te les offrir avec tous leurs avantages ? Te les peindre avec des couleurs agréables & brillantes ? — Ces chantres du plaiſir & de la volupté t'ont inſpiré un goût frivole qui te fait paroître les muſes ſérieuſes inſipides.

Sois-en

Sois-en honteux. Ce goût est aussi dépravé qu'il est indigne d'un homme qui pense. Etends la sphere de ton Ame: rends-la sérieuse. Tu verras alors le monde & chaque objet dans son plus beau point de vue, dans son véritable équilibre. — La poésie dont on fait un mauvais usage est le nectar de l'Enfer : il enivre les Ames inconsidérées & les abrutit. Mais l'éloquence & l'esprit, maniés par des mains sages qui les font servir à exhalter la vérité, sont des fruits ambrosiques, une nouriture agréable & salutaire aux Ames. — Qu'un au-

teur mérite des Hommes quand il découvre de nouveaux charmes à la vertu, qu'il nous force d'aimer nos devoirs les plus févéres, qu'il remplit notre efprit d'images utiles & fublimes, & qu'il nous ramene à la fageffe par le penchant même que nous avons pour les plaifirs oppofés! — Que ce foient-là les élans du feu poétique qui t'anime! mérites de pareils lauriers, ou tais-toi. — Et qui fçait fi ces Sages voluptueux qui t'enchantent ne gémiffent pas maintenant d'avoir eu des talens & ne déteftent pas ces odes où fur des tons

lydiques, ils invitoient à la mollesse & à s'endormir sur le sein de Vénus? » Les Muses » ne sont jamais belles que » lorsqu'elles sont les organes » de la vertu », dit un ancien Sage. Que cette maxime guide la Muse qui t'inspire! Mais si ce précepte ne te touche pas, puisse ton génie froid & resserré ne produire que des ouvrages insipides & languissans, dignes du mépris & des sarcasmes des Aristarques de ton temps!

VIII.

QUEL mêlange de ſentimens tendres & animés s'exprime ſur ton viſage, belle Olinde! tu as lu dans la tranquilité de la nuit, l'hiſtoire touchante de l'aimable Clémentine. Des pleurs ſympathiques s'échappent de tes yeux & tombent ſur le ſein ſoupirant dans lequel bat le plus tendre & le plus humain de tous les cœurs. Je te vois quoique je te ſois inviſible, & j'admire ta tendreſſe compatiſſante & vertueuſe. Mais permets à l'ami de ton Ame

de t'entretenir des ſentimens intérieurs de ſon cœur, & de faire naître en toi des idées qui ne te ſont pas étrangeres & qui, ſeules, peuvent établir une vertu ferme dans le tien. Laiſſe tes joues brûlantes ſécher tes pleurs & ne t'abandonnes pas plus long-temps à ces douloureux ſentimens ſur l'amour malheureux de ta Clémentine. — Mais gardes-toi bien de croire qu'elle ſoit elle-même infortunée. Je ne ſais point de terme qui exprime ce qu'elle vaut. Quelle voix ſa conſcience lui fait entendre ! Ecoutes-là toi-même : pénétres-toi de cet

éloge. » Tu as conservé la no-
» blesse de ton Ame. Tu as
» aimé ton Dieu plus que tou-
» tes choses, puisque tu l'as
» aimé plus qu'un Amant &
» un ami dont une couronne
» n'auroit point augmenté le
» mérite ».

Que ton cœur tout entier, aimable Olinde, devienne ici sentiment ! Qu'une larme de ravissement de ce que l'Ame humaine peut être aussi grande, pénétre ton œil ! Quel exemple plus fort, plus héroïque &, en même-temps, plus tendre & plus sensible, l'amour peut-il offrir ? Mais semblable à un Ange victo-

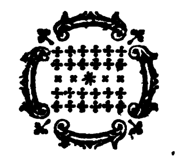
rieux elle s'éleve au-dessus de ce sentiment terrestre & foule à ses pieds la passion intéressée. Qu'une telle victoire, que le souvenir d'une telle action doivent être consolans à la derniere heure de la vie! — Moment fatal où les choses humaines perdent l'éclat que nos passions leur prêtoient, où nous sommes dégoûtés des plaisirs mêmes qui n'étoient qu'innocens, où nous renvoyons nos regards douloureux sur des milliers d'heures vuides perdues dans le loisir & la frivolité & qu'aucune bonne action n'a marquées.

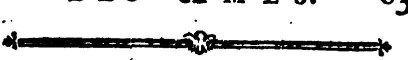
Ah! belle Olinde, c'eſt un ſentiment bien doux quand on peut ſe reſſouvenir, au moment de paroître devant l'Eternel, que nous l'avons aimé comme Clémentine; que, d'un effort déſintéreſſé, nous avons tâché de lui plaire & que nous nous ſommes pliés à ſa volonté !

Un cœur comme le tien doit un exemple au monde. Que ta tendreſſe ne ſoit conſacrée qu'à la vertu ! Que cette penſée ſublime: *Je ſuis créée pour l'Eternité*, ſerve, ſans ceſſe de bouclier à ton Ame devenue plus forte ! Que tes ſentimens les plus animés

n'élevent leur flamme que vers Dieu! portes continuellement tes regards avides vers ces globes dont un ſeul rayon, égaré dans la profondeur de ce Ciel nocturne, ravit ton œil étonné! Ce monde ne feroit que tromper ton cœur ſincere. Il n'a rien qui puiſſe vraiment rendre heureux. Mépriſes ſes attraits, ſes promeſſes, ſes plaiſirs bruyans. Ne te fais point une félicité imaginaire qui ſe changeroit en tourmens ſi tu l'obtenois. Fies-toi, ſans crainte, au bras de la Providence. Sois ſatisfaite du ſort que Dieu t'a deſtiné. Songe que la vertu

n'eſt autre choſe qu'un combat vaillant, magnanime & continuel contre la partie mortelle de nous-mêmes. Ce n'eſt que celui qui perſévére juſqu'à la fin; ce n'eſt que le vainqueur qui obtient la couronne.





I X.

QUELLE eſt cette figure ſérieuſe & pleine de majeſté qui, entourée de la lueur de la lune, ſe gliſſe dans ces boſquets ſombres? Eſt-ce une Ame qui, vêtue d'un corps aërien, ſe promene à l'ombre pour dire en ſonge à l'aimée endormie que le glaive de la mort eſt ſuſpendu ſur ſa tête? Un charme ſecret me force à m'approcher de toi, ô figure Angélique! — Que vois-je? mon cœur tremble..... Il te reconnoît & palpite au-

devant de toi dans un raviſſement timide....

Mais elle ſe rend ſous le berceau de cyprès. Elle ſe croit ſeule. Son bras ſoutient ſa tête penſive & des ſoupirs ſecrets ſoulévent la gaſe qui enveloppe le plus tendre des cœurs. Taiſez-vous vents nocturnes ! Tais-toi, ô Philomèle, ſuſpens tes plaintes harmonieuſes & que le bruiſſement même des feuilles ne trahiſſe pas les ſentimens de ſon Ame ! Regardez-la Citoyens ailés de l'Olympe. Voyez la grandeur d'une Ame humaine. Voyez la vérité, la bonté. Voyez une patience invinci-

ble, un tranquille ſouvenir de ſon innocence ! Cette figure exprime ſans orgueil toutes ces vertus. Mais vous la connoiſſez déja, vous la connoiſſez par ſes actions : elle n'en a fait aucune qui ne brille dans le Livre de vie.

Elle reſpire plus vîte. — Sa main couvre la moitié de ſon viſage & ſes pleurs tombent lentement entre ſes doigts. Ah ! cette Ame héroïque a été créée ſenſible ! Elle eſt affectée d'un ſentiment délicat & tendre. Que ſeroit, ſans cela, ſa grandeur ? Mais ſes yeux pleins d'Ame s'élévent...... Elle

prie..... O ! voix qui m'eſt plus douce & plus agréable que l'hymne de toute la nature! Elle prie pour Ariſte qui l'aimoit innocemment dans ce monde corrompu. Elle prie qu'il ſoit aſſez ſage pour révérer le pere des deſtins, pour qu'il pourſuive ſans être remarqué ſa route ſolitaire parmi les hommes & qu'il raſſemble une foule d'Ames ſacrées pour les amener au grand objet de leur amour & à leur heureuſe deſtinée. C'eſt-là l'objet de ta priere, céleſte Sémire, & des Séraphins légers portent tes vœux au trône de l'Eternel.

Mais quels objets attirent ses yeux ? Ils jettent un regard timide sur ces champs immenses de gloire, d'espérances & de vanités mondaines d'où elle avoit vu autrefois avec tant de contentement le bonheur des Grands & les honneurs passagers du monde : mais déja son œil se détourne de ce triste & vain spectacle & se fixe sur le Ciel dans un ravissement sérieux. Que son Ame s'exhalte dans cette majestueuse contemplation ! » O ! divine & précieu-
» se éternité ! s'écrie-t-elle,
» idée sublime qui, comme
» un Ange tutélaire, éleva si

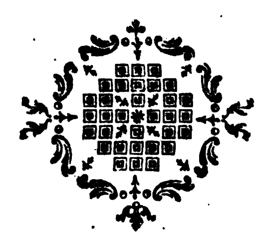
» ſouvent mon Ame lorſ-
» qu'abattue par ſes peines
» elle étoit prête à ſe précipi-
» ter dans de ſombres aby-
» mes. O! toi ma ſeule eſpé-
» rance! Je ne me ſoutiens
» que par toi. Tu me rends
» tout. Tu me rendras auſſi
» ceux qui enivrés de leurs
» paſſions me méconnurent
» & me dédaignerent. Cœurs
» innocens, qui ſouffrez pa-
» tiemment & vous taiſez,
» parce que vous ſavez qu'il
» eſt un jour ſolemnel où l'on
» vous rendra juſtice à la vue
» de tous les eſprits, vous
» triompherez. — Champs
» céleſtes, tranquiles habita-

» tions de la paix!... Le Ciel
» s'ouvre... Je vois des ſphe-
» res de lumiere. Une har-
» monie angélique ſe fait en-
» tendre. C'eſt-là que nous
» nous retrouverons; ô! toi,
» cher Ariſte que mon Ame
» chérit! C'eſt-là que chaque
» jour de ſéparation ſera ré-
» compenſé par une éternité.
» Puiſſe-tu ſentir ce que je
» ſens à préſent! Que tous
» les tourmens de cette vie
» ſont légers à mes yeux!
» Enfuis-toi, triſteſſe, avec
» tes plaintes. Ne me déro-
» bes aucun inſtant, & que
» je rempliſſe avec un ſoin

» joyeux les devoirs sacrés
» qui me sont encore impo-
» sés. Amour éternel gardes
» mon Ame ! Conduis-la à
» travers ces sentiers obscurs
» & épineux jusqu'à l'heure
» chérie & consolante où com-
» mencera son véritable bon-
» heur » !

C'est ainsi que cette Ame s'éleve. Fatiguée de ces pensées sublimes, elle tombe sur un banc fleuri. Une troupe de Séraphins s'empressent autour d'elle & la couvrent de leurs ailes : Elle sommeille : mais sa bouche sourit à la douce impression d'un songe

ſacré ; ſemblable au Chrétien mourant dont l'eſprit voltige déja aux entréés du Ciel.





X.

Avec quel ſourire de ſatisfaction cette mere regarde le tendre fils qui joue ſur les lys de ſon chaſte ſein ! Tandis que ſes prieres ſecrettes montent au trône de l'Eternel, ſes yeux enchantés s'élevent vers le Ciel & retombent ſur ce cher nouriſſon pour obſerver ſur ſa phyſionomie la premiere aurore de ſa belle Ame. Tel qu'un Ange tutélaire enveloppé, quoiqu'inviſible, d'un éclat aërien regarde l'aimable Thémire

endormie près de la ſource ſolitaire, & contemple fixement la douce majeſté de l'Ame innocente qui pénétre à travers ſes joues fleuries comme à travers un pur cryſtal, telle cette vertueuſe mere ſourit à l'enfant de ſon cœur & ſe réjouit de ce qu'il augmente le nombre & des Chrétiens, & des Anges futurs, & des adorateurs de Dieu.

L'aimable inquiétude qui l'agite ! Elle médite comment, lorſque ſon tendre corps aura plus de confiſtance & que ſa jeune Ame ſera revenue de ſon doux étourdiſſement, elle poura former

& développer les inſtincts que le Créateur y a mis : elle réfléchit comment elle animera davantage ſa tendreſſe pour les hommes, lui inſpirera l'orgueil de ſa grandeur, & tournera ſa curioſité ſur l'amour de la vérité. Déja elle imagine les fables agréables, les contes touchans, les emblêmes ſous leſquels elle veut envelopper la vérité pour que ſon éclat éblouïſſant ne bleſſe pas cette Ame tendre & ſans expérience. Elle fait vœu de s'obſerver de plus en plus elle-même. Elle ne veut pas que le moindre geſte, la moindre parole, la moindre

de ses actions puissent faire des impressions nuisibles sur ce jeune cœur. Elle veut que sa propre conduite lui fasse connoître la vertu & lui montre combien elle est aimable. » Avec quel doux étonne-» ment », se dit-elle à elle-même, » il m'écoutera quand » je lui apprendrai ce que » c'est que l'homme, dans » quel monde il est, & que » c'est un être bienfaisant qui » l'y a placé! Je guiderai ses » pas dans les champs fleuris. » Là, dans une joyeuse allé-» gresse, il sautera d'une fleur » à l'autre: il en comparera, » dans un étonnement muet,

» les couleurs variées : il ref-
» pirera tour à tour les déli-
» cieufes exhalaifons de la ro-
» fe & l'odeur fuave du fer-
» polet. Alors je m'affeierai
» fur l'éminence de gazon. Je
» prendrai ce cher fils entre
» mes bras, je le ferrerai contre
» mon cœur & je lui dirai :
» vois , mon enfant , vois.
» Ces belles prairies n'étoient
» couvertes que de neige il y
» a quelques femaines. Ces ar-
» bres verds & fleuris étoient
» fans parure & paroiffoient
» defféchés. Cette campagne
» entiere fembloit anéantie
» par les rigueurs du froid.
» Nous-mêmes , hélas ! Au-
» rions

» rions à la fin péri avec elle :
» mais un Esprit bon & ai-
» mant, un Roi, dont le trône
» est au-dessus du Ciel & qui
» fait sa félicité de remplir
» tous les vivans de contente-
» ment & de satisfaction, a
» eu pitié de nous. Il nous a
» ramené ce soleil qui anime
» tout. A peine avons-nous
» vu ses rayons nous sourire;
» les arbres se sont couverts
» de verdure, les gazons sont
» poussés. Mille fleurs en sont
» sorties pour récréer nos
» yeux & notre odorat, &
» la terre s'est couverte de
» richesses pour nous nourir
» avec une multitude d'ani-

» maux. Mais pourquoi sommes-nous ainsi aimés de
» ce grand Maître du Ciel?
» Ecoutes mon enfant, &
» conçois toute l'étendue de
» notre bonheur. Tout ce que
» tu vois autour de toi, le
» Ciel, la Terre appartiennent
» à ce Dieu; car c'est-là le
» nom sacré que nous donnons à ce bienfaiteur invisible. Toutes ces choses
» agréables, ces prairies, ces
» bois, ces oiseaux qui chantent si gaiement, ces animaux & nous-mêmes, tout
» ce que tu vois, tout ce qui
» existe & respire, n'a pas
» existé autrefois. Nous n'exis-

» terions pas encore, comme
» tu n'exiſtois pas toi-même
» il y a quelques années, ſi
» ce Dieu n'avoit pas créé &
» nous-mêmes & tout ce qui
» eſt autour de nous. Il nous
» aime maintenant parce qu'il
» eſt notre pere. Il nous a pro-
» mis de nous faire conti-
» nuellement plus de bien, ſi
» nous l'aimons de notre côté
» & ſi nous nous efforçons
» d'être bons. Il nous a placés
» pour quelque-temps dans
» ce riant ſéjour, & il nous y
» donne ſans ceſſe de nouvel-
» les preuves de ſa bonté.
» C'eſt pour que nous l'ai-
» mions davantage, pour que

» nous tâchions de devenir
» toujours meilleurs, & qu'il
» nous faſſe toujours plus de
» bien. Il n'eſt que bonté lui-
» même & ne peut ſouffrir le
» mal.

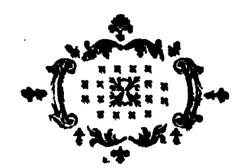
» C'eſt de cette maniere »,
ajoute-t-elle, » que je nouri-
» rai cette jeune Ame atten-
» tive & curieuſe. Je ne lui
» donnerai que le lait de la
» vérité. Je veux accoutumer
» ſon cœur à n'aimer que la
» vérité, que le bien. Pou-
» rois-je mieux le préparer à
» lui annoncer la Religion,
» la plus grande perfection
» de notre Ame & la ſource
» de la félicité ! Qui aime le

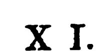
» bien aime Dieu, & peut-
» on aimer Dieu ſans avancer
» vers la perfection, ſans mé-
» priſer ce qui en peut dé-
» tourner? Oui c'eſt ainſi, ô
» doux favori de mon cœur,
» que je te conduirai à cha-
» que vertu, que je te for-
» merai dès ta tendre jeu-
» neſſe pour la vérité, pour
» l'ordre, la bonté! Mon
» amour maternel n'aura point
» de bornes: mais je ne ſerai
» point comme ces femmes,
» encore enfans, qui devien-
» nent meres trop-tôt; je ne
» te paſſerai rien. Quand mê-
» me tes inclinations ne me
» paroîtroient tendre au mal

» que dans le plus grand éloi-
» gnement, je serai sévère à
» les réformer. Je n'oublierai
» jamais, quoique je sois ta
» mere, que tu n'es point ma
» créature. Tu appartiens à
» Dieu. Il t'a seulement con-
» fié à moi : c'est pour que je
» te mene à lui ».

Tendres sentimens d'un cœur vraiment maternel, voilà comme vous vous répandez en saintes réfléxions. Une pareille mere jouit du plus haut degré de la gloire des femmes. O belles ! N'aimez que cette vanité ! Renoncez à la dissipation. Cultivez votre esprit. Etendez votre cœur.

Que la grande idée d'être utiles à la société le remplisse ! Vous ferez honneur alors aux doux nœuds de l'hymenée dans lesquels vous souhaitez toutes d'être engagées. Nos enfans ne sont que des singes : ils deviendront des hommes.





X I.

VIENS mon Ame, & remplaces-moi ce que le destin ne m'a point accordé. Elle n'est plus l'aimable Ismène ; & son ami n'a point saisi son dernier soupir ! Mais il n'est point d'éloignement qui puisse empêcher l'esprit, dont les pensées franchissent toutes les bornes, d'aller au milieu de la nuit visiter ces champs de la mort tous couverts d'ossemens, où ses cendres chéries reposent & produisent, peut-être, au retour du Printems

des fleurs émaillées. C'eſt-là, c'eſt dans cette tranquilité profonde & ſolemnelle que je veux m'arrêter. Je m'y abandonnerai aux ſonges ſérieux qui s'élévent dans mon Ame comme s'ils ſortoient de ces tombeaux. Ombre bienheureuſe ! Eſt-ce toi qui voltiges autour des débris de ta gracieuſe cabane ? Es-tu attirée par la ſympathie & l'amour éternel ? Es-tu le génie de ton Lindor ; de l'Ame la plus belle & la plus noble qui anime encore un corps terreſtre ? Pardonne ces larmes. Ce n'eſt point la douleur, c'eſt la tendreſſe qui les

fait couler. Que ton souvenir m'est doux ! Que ma satisfaction est pure quand je me rappelle notre amitié ! La vertu la fit naître ; & la sagesse qui la cimenta lui servit toujours de guide. Ces attraits brillans de la jeunesse, cette douceur charmante, dont il ne te reste aucunes traces sous cette coline de la mort, ne m'éblouirent point les yeux & mon Ame s'en applaudit. Je ne te regardai que comme une aimable immortelle que je devois rencontrer quelque jour pour lui offrir fraternellement la main, l'affermir dans la vertu, & la

conduire à cette félicité dont elle goûte à présent les délices parmi les Saints accomplis. Qu'il eſt heureux pour ton ami d'avoir penſé alors comme il penſe à préſent ſur ton tombeau ! O vous Idées ſolemnelles, ſublimes & ſacrées, ſentimens qui, maintenant, élevez mon Ame, puiſſiez-vous ne jamais diſparoître ! Et vous, Penſées pieuſes de la mort & que mon cœur chérit, ſoyez toujours mes confidentes ! Que j'aime à m'entretenir avec vous ! Quelle vertu bienfaiſante & balſamique vous répandez ſur les Ames ! Que la joie ſérieuſe

& ſpirituelle que vous inſpirez eſt digne de notre deſtinée! Qu'elle eſt douce auprès de ces plaiſirs bruyans de la folie! Nos Ames ne ſont dans ce monde que comme dans un déſert pour faire l'épreuve de leur conſtance & de leur vertu ; elles y ſouffrent plus qu'elles n'agiſſent ; elles n'y ſont qu'eſperer la félicité. Que vous devez leur être cheres quand vous leur offrez la perſpective d'une autre vie ! Les plaiſirs éclatans ſont pour l'inſenſé qui borne tous ſes vœux à la vie animale, & ne ſort des bras de la volupté que pour rentrer dans le néant.

Le Chrétien (ô quelle dignité exprime ce titre !) ne trouve rien dans cette patrie d'animaux qui puiſſe lui plaire ou fixer ſes inclinations. Il n'aime que la vertu, l'innocence, la ſageſſe, beautés immortelles, mais qui ne ſont que des plantes étrangeres ſur le ſol de la terre, & ſont bientôt tranſplantées dans les champs céleſtes où elles fleuriſſent juſqu'à la beauté angélique. Il n'eſt rien au-delà qui puiſſe paroître un bien à notre Ame ſans, du moins, qu'elle ſoit forcée de reconnoître bientôt ſon erreur. Hé ne voyons-nous pas que tout

eſt vanité ? Quels biens nous ſuivent dans une meilleure vie ? Quelle eſt la joie périſſable qui n'a pas trompé notre eſpérance ? Et cependant comme nous ſommes foibles ! Comme nous nous expoſons au danger d'être encore trompés ! Oh ! venez donc à mon ſecours, Images conſolatrices de la mort ; ſortez de ces tombeaux nocturnes & de l'éternité ſérieuſe ; venez. Repouſſez mon Ame lorſqu'elle veut s'écarter d'un ſeul pas du droit ſentier ; lorſqu'une volupté flatteuſe veut me faire trahir la beauté ſuprême que je dois aimer ſeule, lorſque

les dignités, les richeſſes, la puiſſance s'efforcent de ſe montrer à mes yeux dans un luſtre qu'elles n'obtiennent que d'une imagination déréglée ; lorſque mon zèle pour le bien ſe rallentit ; que ma conſtance tremble des obſtacles qui lui ferment le paſſage ; que corrompu par l'exemple dominant du monde, je veux ceſſer de penſer comme je parle, d'agir comme j'enſeigne & d être ce que je parois ; oh ! venez, venez vous Images de la mort & de l'avenir obſcur, Penſées de l'heure derniere & du Jugement ſolemnel, venez &

faites disparoître tous les fantômes de la sensualité ! Animez mon cœur d'un courage nouveau & d'une force invincible pour vaincre la partie vile de moi-même & me faire avancer plus rapidement dans la carriere que j'ai commencée avec foiblesse ! La plus haute sagesse de l'homme consiste à vivre de maniere qu'en se présentant à la barriere de l'éternité, il puisse regarder en arriere sans terreur & avec des yeux tranquiles & satisfaits.

Oui, céleste Ismène, je m'efforce dans un noble orgueil de penser déja comme

tu penses, en regardant & la vie & la mort & l'éternité dans leurs vraies proportions. L'applaudissement des hommes ne me suffit point : je veux être applaudi des spectateurs célestes. Je veux que tu puisses me sourire du haut de ta sphere & que tu me regardes d'un œil content. Mon esprit connoît toute sa dignité : il sçait ses devoirs. Ils sont pareils aux tiens, Ismène ; c'est de solemniser Dieu. Que ce soit ma tâche éternelle, en quelque lieu que je puisse être, sous cette zône ou sous une autre, dans cette contrée étrangere ou dans ma

patrie, le vrai séjour des esprits. Ton bonheur, ô Ismène, fortifiera dans ces sentimens tous ceux qui t'aiment. N'est-ce pas en nous rendant dignes d'être aimés de toi & de t'être réunis dans les heureuses régions de l'amour céleste, après l'accomplissement de notre pélerinage, que nous pouvons te donner les meilleures preuves de notre amour pur & immortel?



XII.

Tu dors B...! toi qui combattis autrefois avec tant de courage pour soutenir les droits de la raison & du bon sens, tu dors! As-tu donc fait la paix avec la stupidité & tous ces petits esprits que tu frondois avec tant de zèle? Emporté alors par une vraie sympathie pour le beau, ton esprit dégradé, se seroit-il depuis accoutumé à la sotise qui a élevé son trône sur ce globe sublunaire? Les Cotins t'échaperont-ils parce que le temps & l'expérience t'ont,

peut-être, appris que tous les états sont en proie aux Cotins? Ah! s'il en est ainsi, tu n'imites pas ce célebre Swift dont le combat avec la stupidité s'animoit à mesure qu'il approchoit de la catastrophe. L'âge devroit naturellement rendre un esprit critique encore plus sévére. A qui conviendroit-il mieux d'être le censeur des hommes qu'à un vieillard? Leurs sotises lui paroissent plus sensibles, & les plus simples bagatelles n'en sont pas à ses yeux.

Vraiment je ne conçois pas comment tu peux résister aux fréquentes tentations de re-

prendre ton caractere si bien soutenu; car il est difficile de ne pas écrire la satyre de nos jours. N'en faire que rire en secret est trop peu pour toi. Es-tu donc caché dans quelque hermitage? Ne sçais-tu rien des histoires qui sont arrivées parmi les Velches?

Seroit-ce, en ce cas, te déplaire de t'apprendre quelques nouvelles de ceux que tu châtias autrefois? Sçaches donc que les Cotins dont tu te divertissois se sont multipliés à l'infini, & que le nombre de ceux qui accablent le monde de leurs productions monstrueuses est si grand qu'un

immenſe Dictionnaire ne contiendroit pas tous leurs noms. C'étoit dans ton temps de miſérables écrivains : ils inſpiroient le mépris ou la pitié. Mais aujourd'hui, dans notre ſiecle éclairé, ce ſont de beaux eſprits, & il n'en eſt pas un qui ne ſe croie ſi important que nous avons certainement à craindre une anarchie.

Ces nouveautés, quelque comiques quelles puiſſent paroître à un amateur de la caricature, me ſeroient auſſi inconnues qu'à toi. Accoutumé à des objets plus nobles je me ſerois auſſi peu ſoucié des

événemens qui se passent dans la sphere des beaux esprits ou des mauvais écrivains, car ces épithetes sont devenues synonimes, que de la chronique scandaleuse de la plus basse populace : mais, quand je réfléchis que ces insectes qui paroissent si minces peuvent causer des ravages par leur multitude & leur vîtesse ; quand je pense que le sens moral est allié de près au bon goût dans les beaux arts, & que ces insectes répandent imperceptiblement dans le monde un poison corrupteur & destructif, quoique peu de personnes s'en apperçoivent ;

que je considére, d'un côté, avec quelle honte on abuse des beaux talens, & de l'autre, avec quelle bassesse on céde une espece de tyrannie à des Ames brutes & entierement obscurcies;... que la culture & la perfection des arts en est altérée; que le sentiment naturel & l'amour du vrai, du beau & du bon, en sont corrompus ou éteints, & qu'ainsi, par ces êtres qui paroissent si petits & si méprisables, l'empire de la vérité souffre..... ô B.... quand je fais ces réfléxions je trouve qu'il est digne d'un esprit, fortement animé de l'amour
de

de la vérité, de jetter un regard ſur les actions de ces vils inſectes & de ſonger aux moyens qu'on pouroit employer pour arrêter leur pernicieuſe activité.

Ce qui avilit, peut-être, le plus notre ſiécle eſt l'indifférence dans laquelle ſont enſévelis ceux qui voient & penſent mieux que la populace littéraire. Une fauſſe politeſſe & la crainte vaine que leur inſpirent ceux des Cotins qui, par la naiſſance ou leur rang, jouiſſent de quelque crédit, un amour pareſſeux de la commodité, &, ſur-tout, le honteux préjugé que la vérité doit

céder à de certaines considérations font des spectateurs oisifs d'un grand nombre d'Aristarques qui pouroient agir ; & c'est ainsi que la sottise règne en paix sur toutes ses conquêtes.

Que faut-il donc faire ! ô B...? Devons-nous les insulter avec le zèle d'un Juvénal ? La chose est, sans doute, assez importante pour inspirer de l'humeur & aiguiser tous les traits de la causticité : mais nous y gagnerions peu ; nos temps sont trop corrompus pour que des objections sérieuses puissent faire quelqu'impression. Reprendrons-

nous de nouveau le pénible ſoin d'inſtruire ces Barbares? On a déja tout eſſayé ; on les a trouvés incorrigibles. La même raiſon qui porta Socrate à déclarer ſots des Magiſtrats conſidérés, des Orateurs & des Savans d'Athènes, en eſt la cauſe : ils ne s'apperçoivent pas qu'ils ne ſavent rien. Mais, au moins peut-on eſpérer de les changer par de bons exemples & de bons modèles? Il eſt vrai qu'ils aiment l'imitation, mais ils n'y réuſſiſſent tout au plus que comme les ſinges qui imitent l'homme. Que reſte-t-il donc à faire? ... Il faut

que tu reprennes ta verge vengeresse jusqu'à ce qu'ils fassent vœu de renoncer à la tentation d'écrire & de survivre à eux-mêmes.

XIII.

L'Esprit avec lequel mon Ame s'entretient en ce moment eſt un de ces Eſprits que le Monarque du monde a deſtinés pour être ſes Anges parmi les hommes dépravés ; une de ces Ames par leſquelles l'ordre & la vérité doivent être ſoutenus & le monde moral préſervé d'une confuſion totale. C'eſt une de ces grandes Ames dont le génie, animé par de ſublimes vues & mis en action par des forces puiſſantes, a du pouvoir ſur mille autres Ames & peut

les conduire comme des ruisseaux par l'empire de son éloquence. Qu'il me soit permis de me réjouir avec elle ! Un sentiment qui ne peut manquer de naître subitement en elle-même lui apprendra que c'est elle que j'ai en vue, une force sympathique la forcera d'écouter attentivement mes conseils. O, mon ami, écoute les accens de l'amitié ! Ils t'invitent à te connoître toi-même. Personne n'a plus besoin de cette connoissance que les grands hommes. Eh ! ne voit-on pas ceux que la nature a doués des plus grandes capacités & qu'elle a fait naître

pour les plus grands desseins, tomber souvent dans l'oubli d'eux-mêmes, dégrader leur sublime destinée & s'anéantir dans un cercle d'occupations frivoles & minutieuses? Ils se croient privilégiés, se dégagent des régles & se font leurs propres législateurs, & quelle est leur illusion? Une créature n'est bonne qu'en remplissant le but de son existance. Un esprit créé n'est grand qu'en se conformant aux idées de l'Esprit suprême. Qu'est-ce qui auroit pu porter l'Infini à produire des esprits finis s'il n'avoit pas eu un dessein qu'il vouloit

qui fût rempli? Peut-on être plus ſage qu'en ſe ſoumettant aux vues de Dieu? C'eſt la vraie meſure qui meſure la grandeur desEſprits.L'homme oublie à chaque inſtant ſa dépendance: il s'éblouit de l'éclat des choſes ſenſuelles & de l'image de ſa propre figure: il néglige les loix éternelles qui devroient ſeules fixer ſes regards. L'Ange, entierement rempli de la Divinité, brûle du deſir de remplir ſes ordres & de les porter d'une vîteſſe ailée dans mille & mille mondes. Le Fils éternel du Pere, & le Roi de toutes les familles des immor-

tels disoit, en parlant de lui-même, que sa volonté étoit de remplir la volonté de son Pere. C'est ainsi que le plus parfait est toujours celui qui est le plus zélé dans les affaires de Dieu, le plus dévoué à ses desseins. Ce sont-là les grandes régles qui assignent aux Esprits les carrieres qui leur sont prescrites. Il est impossible de s'y soustraire.... Il est vrai que les choses communes, les usages vulgaires, les idées étroites que les sots se choisissent pour modèles ne sont pas pour des Ames nobles. L'ordre universel, la vérité, la bonté, le bien du

tout, la gloire de l'eſprit éternel qui a créé, fait mouvoir, & anime tout; ce ſont-là leurs loix, & une créature raiſonnable qui s'en écarte eſt comme une planète qui, ſortie de ſa carriére, entraîne dans ſa propre perte celle qu'elle rencontre en faiſant ſa courſe excentrique & déréglée.

Ces principes, ô Philaminte, doivent gouverner toutes tes entrepriſes. N'ayes de vues que celles qui font l'objet de la plus haute ambition des eſprits céleſtes dont tu es allié de ſi près, ne remplis que celles-là, dédaignes toutes les autres.

Que trop foibles pour résister aux impressions de ce qui frape les sens & au charme des félicités créées par le caprice ou l'imagination, d'autres prennent la volupté ou de vains honneurs pour le but de leurs actions ; qu'ils employent toute la sagacité de leur esprit à s'établir comme pour une éternité dans cette vie qui est aussi passagere que l'ombre ; que d'autres regardent toujours des titres, des ordres, des emplois comme des biens dignes d'envie & que le desir de les posséder les séche ainsi que l'avare sur ses trésors. . . . . .

Laiſſes aux Ames vulgaires des ſoins auſſi vils. Fais ton but d'employer toutes tes forces dans une ſphere auſſi étendue que la Providence te la développera pour remplir les grandes intentions dans leſquelles tu as été créé. Qu'il en eſt peu qui ſe ſoient mis dans cet état ! Qu'il en eſt peu qui penſent ſérieuſement à ce qu'ils devroient toujours penſer ! Que l'abus des qualités les plus nobles eſt univerſel ! Les hommes prennent ſur eux de diſpoſer d'eux-mêmes ſelon leurs caprices. Ce génie poétique, élevé par les Muſes, inſpiré par les graces

pouroit être un Pindare ; ce n'eſt qu'un Anacréon. Il pouroit ſur des tons ſublimes & raviſſans chanter les merveilles de Dieu & mêler ſes accens harmonieux avec les chants céleſtes ; il profane ſes talens pour faire l'éloge d'une impudique Philis. Cet autre deſtiné à tirer de l'oubli les héros & les héroïnes de la vertu, à montrer en exemple ce qui eſt noble & beau & digne de la grandeur de l'Ame humaine, à faire voir que l'homme vertueux peut atteindre de près les Anges ; cet inſenſé ne produit que des contes boccaciques & veut perſuader

à ſes lecteurs, par les charmes de ſa narration & la tournure naïve qu'il donne aux choſes, que le vice eſt entiérement conforme à la nature de l'homme. Quel eſſaim d'eſprit légers & frivoles la manie ridicule de vouloir plaire n'a-t-elle pas fait naître tandis que, s'ils ſe fuſſent, au contraire, mis en état de paroître dans le monde d'une maniere convenable, ils ſeroient devenus capables d'exécuter des entrepriſes nobles & utiles ! N'eſt-ce pas une choſe honteuſe que des hommes de la plus grande capacité s'aviliſſent au point qu'ils

ſe plient au goût & au préjugé du peuple à qui ils devroient donner des loix? Comment peut-on ſouffrir qu'un eſprit philoſophique deſtiné à guider, par l'inſtruction, des Ames encore dans l'enfance, à combattre d'un courage d'Hercule les erreurs & les folies, & à guérir nos maladies morales avec l'habileté de Socrate; comment, dis-je, ne rougit-on point de laiſſer un tel eſprit ſe perdre dans les vaines diſputes & les ſubtilités ſcholaſtiques? Mais, avouons-le, le ſiecle des Platons, des Xénophons, des Plutarques eſt paſſé. Il eſt

auſſi paſſé ce temps où au lieu du pédantiſme, on choiſiſſoit pour maîtres ces eſprits ſublimes qui puiſoient leur ſageſſe dans les ſources les plus pures & inſpiroient l'amour de la vérité & des grandes actions devenues tout-à-fait étrangeres parmi nous. Oui ces jours heureux ſont diſparus. Pour combler notre malheur nos Sophiſtes, nos faux Beaux-eſprits ſont ſi éblouis, ſi enivrés de leur docte ignorance qu'ils ne parlent des temps éclairés & ne regardent, du ſommet de leurs Livres entaſſés, les grands génies de l'antiquité;

qu'avec un ſtupide mépris. Ils ignorent que des gens de leur trempe auroient à peine pu ſervir de copiſtes dans le temps de Platon.

Tu es heureux, Philaminte, de penſer mieux, quoique tu ſois né au milieu de ces ignorans préſomptueux & ſous leur climat épais. Ton eſprit, dans une étude ſecrete, s'eſt formé ſur les Sages de l'antiquité éclairée. Ils t'ont familiariſé avec la nature : ils t'ont déployé les replis les plus cachés du cœur humain : c'eſt d'eux que tu tiens ce goût fin qui ſçait te faire choiſir, combiner & exprimer

le vrai & le beau avec les idées propres & le ſentiment qui leur conviennent. Ils t'ont appris que la philoſophie, confondue par nos ſophiſtes avec l'art de diſputer, eſt l'art de vivre. Fais, maintenant, un digne uſage de ce que tu ſçais. Sois l'émule de tes maîtres. Répands ſur les autres la lumiere qui t'éclaire. Prends-les toujours pour modèles. Fuis la ſociété corrompue de nos petits eſprits & pourſuis ton chemin ſolitaire ſans t'inquiéter de leurs inſipides railleries.

Mais avant tout que ton but principal ſoit, par pré-

férence, de faire ce qui doit être l'objet de toutes les Ames magnanimes ; le bien du monde dont tu es citoyen: & de conserver l'ordre moral, qui tomberoit bientôt dans le cahos, si le petit nombre des sages & des vertueux en vouloient retirer leurs rayons salutaires. La perfection ne connoît ni l'envie, ni la peur. Elle se développe & se communique volontiers. Un esprit qui a sçu s'enrichir d'un goût sûr pour l'ordre & la beauté, est toujours plein d'activité. Il brûle d'étendre & de laisser échapper pour le bonheur des autres ce qu'il a

arrangé en lui-même ſous les auſpices de l'Eprit divin. Mais ne formes pas le projet de renouveller dans le grand monde & dans le Conſeil des Princes les exemples des Epaminondas & des Ariſtides : nos temps ne ſouffrent plus d'Epaminondas, ni de Catons. Les grands, dans les circonſtances où ils ne peuvent pas même agir, ne nous permettent plus que de penſer & de ſouhaiter. Portes tes vues d'un autre côté. Combats l'ignorance, la ſource de tous les monſtres moraux. Répands la vérité ſur tous les hommes & ſur tous les états : Elle ne

doit pas être un ſecret réſervé pour un petit nombre d'adeptes. Epie les beſoins des hommes, n'oublies pas un ſeul des moyens qui peuvent les rendre meilleurs. Soit que tu nous préſentes comme Homere le miroir de la vie humaine, ſoit que tu nous conduiſes par des entretiens agréables au temple élevé de la vérité comme Platon, ou que comme Lucien tu nous guériſſes de nos ſottiſes par une ſatyre phylantropique; ſoit enfin que tu réuniſſes différens talens & que tu prennes tantôt cette méthode, tantôt une autre; il n'importe: tends tou-

jours toutes tes capacités vers ces nobles entreprises. Que leur objet soit toujours d'instruire : mais que ce ne soit pas seulement pour chatouiller l'esprit du Lecteur, ni pour étaler le tien comme une fille publique étale ses beautés ; il faut que tes écrits soient utiles. Quoique l'esprit soit estimable, lorsqu'on ne s'en sert que comme d'une émanation de la vérité, il est cependant seul quand on le laisse aller seul. Il ne peut alors amuser que des sots qui admirent le danseur de corde, non parce que son art est utile, mais parce qu'il est difficile. L'art

d'écrire, ainsi que les autres arts les plus nobles, est devenu de nos jours un misérable métier. Il n'y avoit d'écrivains, autrefois, que ces esprits sublimes & éclairés qui avoient fait leur principale occupation de rechercher & d'examiner ce qui est bon & vrai, noble & beau : ils communiquoient au monde leurs expériences ou les réfléxions qu'ils avoient faites eux-mêmes sur les choses dont leur Ame avoit été frappée ; aujourd'hui, on n'écrit que par vanité, par malice ou pressé par un vil intérêt. Des hommes qui n'ont jamais rien appris d'utile de-

viennent des auteurs & empoisonnent le public de livres impies, frivoles & obscènes. C'est à ce point, ô Philaminte, qu'on abuse du droit d'écrire, de ce privilége des grands esprits & des génies que la nature a créés pour éclairer le monde moral & servir d'oracles à la vérité. N'aideras-tu point à rendre à cet état sublime son ancien lustre? Ne feras-tu point du petit nombre de ceux pour lesquels Schafterbury n'aura pas en vain écrit ses conseils?

FIN.



